



LES COUPLES CÉLÈBRES

Antoine

LES AMANTS DU NIL

Cléopâtre

PAUL-JEAN FRANCESCHINI

▲CRO
P●LE

025421224

92

Antoine
Cléopâtre

LES AMANTS DU NIL

8
D1

2000-86464

DU MÊME AUTEUR

John F. Kennedy-Marilyn Monroe,
La liaison dangereuse, Acropole, 1999, Paris.

les Dames du Palatin (avec Pierre Lunel),
Pygmalion-Gérard Watelet, 1999, Paris.

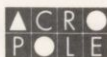
Poison et volupté (avec Pierre Lunel),
Pygmalion-Gérard Watelet, 1999, Paris.

PAUL-JEAN FRANCESCHINI

Antoine

Cléopâtre

LES AMANTS DU NIL



DANS LA MÊME COLLECTION

Camille Claudel-Auguste Rodin

La passion à quatre mains

Bernard Lehenbre

Marcel Cerdan-Édith Piaf

Le bel amour

Frédéric Perroud

George Sand-Frédéric Chopin

La passion des contraires

Pierre Brunel

John F. Kennedy-Marilyn Monroe

La liaison dangereuse

Paul-Jean Franceschini

Bonnie Parker-Clyde Barrow

Les amants terribles

Frédéric Perroud

Marie et Pierre Curie

Unis dans la science

Bernard Lehenbre

Georges Simenon-Joséphine Baker

Les amants sauvages

Jean-Marc Loubier

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

S'inspirant de documents et de témoignages, les auteurs ont fait œuvre de transposition littéraire. L'éditeur ne saurait garantir l'exactitude des propos mis dans la bouche des personnages mais leur vraisemblance.

© Acropole, 2000

ISBN: 2-7357-0189-1

Code éditeur : WOO189



AVANT-PROPOS

Ils se sont rencontrés. Ils se sont aimés dès le premier échange de regards ou bien plus tard. Leur passion a dépassé le cadre étroit des intimes parce qu'ils étaient célèbres ou parce qu'ils le sont devenus. Leur passion a nourri leur création artistique s'ils étaient poètes, peintres ou musiciens ; elle a fortifié et soutenu leurs activités politiques ou professionnelles s'ils étaient militants, responsables politiques, inventeurs ou sportifs. Leur passion s'est transformée pour tous en une légende rose ou tragique.

L'association de leurs noms est devenue réflexe. Si l'on parle de George Sand, on évoque Frédéric Chopin. Si l'on mentionne Auguste Rodin, le visage de Camille Claudel s'imprime désormais immédiatement dans notre esprit. Si l'on écoute Édith Piaf, les débris d'un avion écrivent en lettres de désespoir – pour Édith et pour la France de 1949 – le nom de Marcel Cerdan. Si l'on évoque à la rubrique des faits divers le nom de Bonnie, ce n'est jamais sans Clyde. Enfin, Pierre et Marie Curie n'auraient pu l'un sans l'autre révolutionner la science du xx^e siècle.

Avec *les Couples célèbres*, vous revivrez les passions tantôt tumultueuses, tantôt harmonieuses des grandes histoires d'amour qui nous ont fait parfois sourire, plus souvent rêver et toujours pleurer... de compassion.

Chaque relation amoureuse vous plongera dans un univers singulier, car aucune histoire d'amour ne ressemble à la précédente. C'est une véritable œuvre construite avec la personnalité de chacun des amants, mais également avec le regard des amis comme des ennemis. Cette œuvre est aussi pour les couples célèbres un grand moment de leur vie. Ils s'y montrent alors plus vrais que nature.

Avec la collection *les Couples célèbres*, c'est à la rencontre de l'Amour que vous êtes invité. Mais point de biographie sans références : vous trouverez à la fin de chaque ouvrage un accompagnement biographique et chronologique sous la rubrique « En savoir plus ».

CHAPITRE 1

LA FILLE DU FLÛTISTE

MARS 55 AV. J.-C.

Aucun cheval n'était trop vif pour Antoine. Il se laissa emporter par l'écart, puis reprit la main en souplesse et, heureux de sentir l'animal rétif se plier à sa volonté, piqua un temps de galop, distançant Aulus Gabinius. Le proconsul avait trop le souci de sa dignité pour se lancer à sa suite. C'était un homme mûr à la chevelure grisonnante, affligé d'un début de bedaine, qui avait exercé deux fois le consulat, la plus importante des magistratures romaines. Comme tribun de la plèbe, il avait jadis présenté la loi accordant les pleins pouvoirs à Pompée

contre les pirates, puis servi sous le grand homme comme légat en Orient, avant que le hasard des luttes civiles l'amènât à prendre le parti de César contre son ancien patron. Il attendit patiemment que son jeune compagnon eût assouvi sa fringale de mouvement.

La matinée commençait à peine mais le soleil était déjà vif. La petite troupe longeait le lac Maréotis qui miroitait jusqu'à l'horizon, embrumé par une nuée de chaleur si épaisse qu'elle paraissait mauve. Derrière eux, au loin, les orgueilleux palais et les temples d'Alexandrie étaient réduits à la taille de jouets d'enfants. Antoine aspira à pleins poumons l'air tiède puis revint à la hauteur de l'ancien consul. Depuis leur première rencontre, en Grèce, ils avaient l'habitude de chevaucher ainsi côte à côte en devant, tandis que le peloton chargé de leur protection les suivait à bonne distance.

« Il faut rentrer, dit Gabinius. Nous ne pouvons pas arriver en retard à l'audience de Ptolémée.

— Que nous veut encore ce vieil ivrogne ? maugréa Antoine.

— Rien de particulier. Il va nous recevoir en grand apparat pour montrer à sa cour qu'il reste le Pharaon d'Égypte et que nous ne sommes, au bout du compte, que des étrangers tolérés. Il souhaite nous remettre à notre place.

— À notre place ! Mais il nous doit la sienne ! Sans nous, il serait toujours en exil. Il nous a suivis depuis Antioche et toute sa participation à la campagne fut de s'enivrer en notre compagnie. Ce gros porc aviné nous doit son trône !

— Précisément. Cela commence à se savoir. Il souhaite donner l'impression que Rome le considère comme un souverain respectable. »

Antoine éclata d'un rire si sonore que son cheval fit un nouvel écart, aussitôt maîtrisé.

« Respecter l'Aulète, le "Flûtiste" ? Je le respecte autant qu'un âne mort !

— Peu importe. Il suffit de faire semblant. Crois-tu que je respecte tous ces monarques d'Orient qui nous font des courbettes parce qu'ils ont peur de nos légions ? La politique est l'art de mentir, et le mensonge règle au moins autant de problèmes que le glaive. Tu sais te servir d'un glaive, mais il te reste quelques petites choses à apprendre en politique, mon garçon. Par exemple : ne jamais montrer son indignation. C'est une règle d'or partout, mais plus spécialement en Orient. »

Antoine ne se formalisa pas de la leçon. Son chef était sentencieux, mais il usait dans ses rappels à l'ordre d'un ton amical. En un an de campagne, Gabinius s'était attaché au brillant débutant que César lui avait donné pour adjoint. Il lui avait confié la cavalerie gauloise de son armée. Ces hommes frustes, qui ne savaient pas trois mots de latin, l'idolâtraient, mais qui n'eût pas aimé Antoine ? Sa prestance, sa beauté, son éclatante joie de vivre, son abord simple et chaleureux, sa franchise lui gagnaient tous les cœurs. Rares étaient les aristocrates romains d'illustre famille dépourvus de suffisance et de morgue.

« Je jouerai la comédie de mon mieux, promit Antoine à son chef en rejetant en arrière, d'un geste vif, sa crinière blonde. Je ne te garantis pas que je garderai mon sérieux devant ce buveur couronné.

— Remercions les dieux ! Si ce pays avait un souverain sobre et sage, nous ne viendrions pas faire la loi chez lui.

— Le Flûtiste dépasse les bornes, tu en conviendras !

— Non, je n'en conviendrai pas. Ce Ptolémée le Douzième doit son pouvoir aux fourches et aux bâtons des émeutiers qui ont tué le onzième du nom. Le huitième était surnommé par les Alexandrins *Physcon* ou encore *Kakergère*. Son épouse était *Tryphaia*.

— L'Enflé, le Malfaiteur et la Jouisseuse, traduisit Antoine qui, passionné par la Grèce, avait étudié à Athènes et était fier de sa parfaite maîtrise de la langue d'Homère.

— Le neuvième Ptolémée portait le sobriquet de *Lathyros*...

— Le Pois chiche. C'est déjà mieux ! Ces noms leur ont été donnés par la canaille des villes. Le peuple égyptien des campagnes respecte encore son pharaon.

— Peut-être, mais ici le peuple ne compte guère. On ne lui demande que de retourner le limon, de bâtir des pyramides et de payer l'impôt. Il a tout juste le droit de mourir de faim.

— Et dire que le Flûtiste descend d'un général d'Alexandre ! » soupira Antoine.

Antoine appartenait à la gens Antonia, qui prétendait tirer son origine d'un mythique Anton, compagnon d'Hercule. Il était l'un de ces Romains fous d'Orient et d'hellénisme à qui les sept collines, et même l'Italie, semblaient exigües. Parfois, cherchant la ressemblance avec le Macédonien, il s'attardait devant le miroir de son nécessaire de campagne. L'argent poli lui renvoyait un large et mâle visage couronné d'une épaisse toison blonde et éclairé par des yeux d'un vert si éclatant que toutes ses maîtresses, comme si elles s'étaient donné le mot, les comparaient à deux émeraudes.

Il enrageait de n'être pas encore un héros de légende à vingt-quatre ans. Depuis la pittoresque cérémonie de la

depositio barbae, par laquelle les Romains déposaient sur l'autel des dieux lares le premier duvet tombé sous le rasoir, il avait pris du retard dans son plan de carrière, le *cursus honorum*, qui commençait par la questure et s'achevait avec le consulat. Puis la déesse Fortune lui avait souri en lui offrant le plus beau des trésors, la confiance de César. Le génial chauve, qui aimait les beaux garçons fougueux, l'avait remarqué et recommandé à Gabinius pour la délicate mission qui consistait à faire échec, en Orient, à son ennemi Pompée.

Antoine avait eu ainsi l'occasion de faire ses preuves sur le terrain et de mener des hommes au combat. Dès la première bataille, les soldats l'avaient suivi avec cette dévotion que les guerriers portent à celui dont ils sentent qu'il est né pour être leur chef. Pour passer de Syrie en Égypte, il avait montré les talents d'un grand capitaine. Il était admis par tous qu'en dépit de son jeune âge il commanderait bientôt des légions. Le début de sa vie ressemblait à cette pimpante matinée de printemps qui lui faisait bouillir le sang et lui nouait la gorge. Devant lui, les années s'étaient étalées comme la longue et superbe journée africaine qui s'annonçait et qui le conduirait jusqu'au festin du soir, suivi d'une nuit d'amour, car dans ce pays béni des dieux les filles étaient belles.

Les deux hommes reprirent au petit trot le chemin de la ville. Ils y pénétrèrent par la large voie Canopique, qui la traversait de part en part. Depuis que, trois siècles plus tôt, Alexandre l'avait fondée et lui avait donné son nom, la capitale de l'Égypte était devenue la plus belle ville du monde. Elle avait été ornée par tant de constructions que, dans la langue des Égyptiens de souche, on la désignait du

terme *raqed*, le « chantier ». Rome, qui devrait attendre encore près d'un demi-siècle les embellissements apportés par Agrippa et Auguste, faisait pâle figure auprès de cette reine de la Méditerranée qu'annonçait aux voyageurs éblouis la haute tour de marbre de l'île de Pharos, l'une des Sept Merveilles du monde. La splendeur des édifices était sans égale. Sur le promontoire de Lochias s'élevait le palais royal, qui s'étendait, vers l'ouest, jusqu'au gracieux port où de larges marches de marbre descendaient dans l'eau bleue, assez profonde à cet endroit pour porter l'énorme *thalamège*, le navire personnel du pharaon.

L'un des palais qui dominaient le port était le Musée, établissement d'enseignement supérieur que dirigeait un prêtre choisi par le souverain. Le bâtiment, élégant en dépit de ses dimensions cyclopéennes, comportait une immense salle commune, un espace couvert destiné aux conférences, de longues enfilades de portiques pour les studieuses promenades, et la Bibliothèque, célèbre dans le monde entier, qui contenait plus d'un demi-million de rouleaux. Le théâtre était situé sur une éminence, entre le Musée et le promontoire de Lochias. Au-delà de la scène, les spectateurs des gradins supérieurs jouissaient d'une vue magnifique sur la petite île verdoyante d'Antirrhodos et le chenal qu'empruntaient les galères. Derrière le théâtre se dressait le temple du dieu Pan ou *Paneum*, tertre artificiel en forme de pomme de pin au sommet duquel on accédait par un sentier en spirale. De la plate-forme du temple qui le couronnait, on voyait la ville tout entière et, hors des murs, vers l'ouest, le gigantesque gymnase faisant face à un sanctuaire de Neptune, entouré de bosquets et de jardins, près du lieu choisi pour abriter les tombes des Ptolémées.

Dès l'entrée dans la ville, les cavaliers du peloton gaulois avaient encadré Gabinius et Antoine. Ils écartaient la foule devant eux en faisant claquer des fouets dont ils se gardaient de cingler les passants, car les Alexandrins avaient le sang chaud et n'aimaient rien tant que les rixes et les horions. À cette heure matinale, les rues n'étaient pas encore encombrées. Parvenus à la hauteur du gymnase, les Romains obliquèrent sur la droite vers la presqu'île de Lochias.

Dès que les deux hommes eurent regagné leur demeure, des esclaves se précipitèrent afin de les aider à changer de tenue. Gabinius revêtit la toge des sénateurs, bordée d'une large bande de pourpre dite *laticlave*, tandis qu'Antoine, n'ayant pas droit au manteau de pourpre de l'imperator qui commande en chef une armée, endossait sa grande tenue de tribun militaire, cuirasse étincelante bosselée d'une tête de Méduse, courte jupe bardée de lames de fer d'où émergeaient ses puissantes jambes d'athlète, et casque surmonté de l'aigrette d'or. Flanqués de leur états-major au grand complet, les deux Romains se dirigèrent vers le palais du souverain. À la différence de ceux de Thèbes et de Memphis, construits par les grands anciens et marqués de leur divine démesure, c'était un édifice élégant aux dimensions humaines. Dans la salle du trône, Ptolémée les attendait, entouré de dignitaires vêtus à la grecque et de quelques prêtres égyptiens en robe de lin, portant les rituelles sandales de papyrus. Pour la première fois depuis bien des années, il avait jugé bon de revêtir la tenue d'apparat des pharaons. Immobile, coiffé de la double couronne, le fouet et le crochet croisés sur la poitrine, sa trogne dissimulée par une couche blanche de

céruse, ses yeux pleurards transformés par le khôl en sombres orifices ouverts sur l'éternité, il n'était plus l'Ivrogne à la flûte.

Devant lui, les Romains s'inclinèrent avec ensemble, sans toutefois aller au-delà de cette manifestation de courtoisie. Ces hommes qui détrônaient ou restauraient les rois de l'Orient à leur guise ne se prosternaient pas devant eux. Le pharaon garda le silence, mais le grand vizir Iqerhator, investi des titres d'Oreille du souverain et de Porteur des Sandales royales, dévida dans un grec que déformait sa voix fluette la litanie des compliments sans mesure ni fin de la rhétorique orientale. Gabinius était qualifié de « Lumière du monde », de « Fils chéri de Romulus » et de « Prince des Stratèges ». Sous l'averse des superlatifs, l'ancien consul gardait la posture noble qui sied à un représentant du peuple romain. Il avait appris le grec, comme tout Romain cultivé, mais, ne le pratiquant pas, avait fini par mal le comprendre.

À trois pas derrière lui, son casque sous le bras, Antoine s'amusait du contraste entre le rituel grandiose et la réalité. Pharaon n'était qu'un vieil ivrogne débauché et sanguinaire, détrôné par ses sujets et revenu à Alexandrie dans les fourgons de l'étranger. Loin de songer à la grandeur et à la prospérité du Double Royaume, il ne rêvait que de vengeance. Il avait fait tuer sa fille Bérénice, dont le mari avait pris le parti de l'usurpateur, et reprochait chaque jour à ses alliés romains de ne pas l'avoir laissé massacrer jusqu'au dernier les défenseurs de Péluse, quand ils avaient forcé la citadelle qui verrouillait l'accès du Delta.

« Que ta prospérité et ta gloire durent mille fois mille ans, illustre Aulus Gabinius ! » conclut Iqerhator.

L'ancien consul répliqua par une harangue en latin. Il évoqua d'abord l'estime du peuple romain pour le courageux et sage Ptolémée le Douzième, modèle des souverains et bienfaiteur d'un peuple qui admirait ses hautes vertus, puis il fit l'éloge du proverbial désintéressement de Rome, qui ne s'ingérait jamais dans les affaires des autres peuples.

Antoine s'ennuyait ferme. En parcourant des yeux le petit groupe de la famille royale massé derrière le trône, il accrocha le regard d'une fillette d'une dizaine d'années. Engoncée dans une stole brodée d'or, elle fixait des yeux le bel officier. Il était accoutumé à ce genre d'hommages féminins et, à son habitude en pareil cas, il bomba le torse avant de penser, confus, que l'âge de son admiratrice rendait sa posture ridicule.

Il revit la fillette le soir même, au festin offert par Ptolémée en l'honneur de ses alliés romains. Selon la tradition orientale, les enfants de l'hôte étaient placés auprès des invités que l'on voulait particulièrement honorer et choisissaient pour eux les meilleurs morceaux. Le garçonnet qui deviendrait peut-être un jour, s'il n'était pas étranglé ou égorgé en chemin, Ptolémée le Treizième avait charge de Gabinius. Quand Antoine s'installa sur le lit, une fillette s'inclina devant lui, les mains jointes, et il la reconnut aussitôt à ses magnifiques yeux sombres. Sans l'imposant appareil du vêtement de cérémonie, c'était une petite personne dodue à qui ses jambes courtes ne promettaient pas la beauté d'Aphrodite. À travers la couche de fard, on devinait sur

Il y avait tant de désespoir dans sa voix que ses amis éclatèrent en sanglots. Il parut se ressaisir.

« Ne pleurez pas ! Demain, je vous mènerai peut-être à la victoire. »

Par les baies ouvertes sur la nuit tiède, une rumeur de fête leur parvenait. Les cris joyeux et le son des instruments de musique donnaient l'impression qu'une foule, venue du centre de la ville, cheminait le long de la voie Canopique en direction de la porte de l'est, au-delà de laquelle se trouvait le camp des assiégeants. Les Joyeux Mourants, silencieux, crurent d'abord qu'il s'agissait du cortège d'une noce. Mais, en pleine nuit, cela eût été par trop contraire à la coutume. Tous eurent soudain la même pensée. C'était un cortège d'une tout autre sorte. Dionysos, ses bacchantes et ses musiciens étaient en train d'abandonner Alexandrie condamnée. À leur tour, les dieux désertaient.

AOÛT 30 AV. J.-C.

Quand elle pressentit l'imminence de l'assaut, Cléopâtre fit appeler le Porteur des Sandales. Elle avait d'importantes dispositions à prendre et le temps pressait.

« Je veux que nul n'oppose de résistance aux Romains, lui dit-elle, hautaine jusque dans son abaissement. Le sang des Égyptiens doit être ménagé. »

Le vieil homme sembla soulagé d'un lourd fardeau.

« Tes ordres seront exécutés, Reine. Nous sommes tous prêts à mourir pour notre Pharaon, et notre seul regret sera de ne pas le prouver.

— Je préfère que mes sujets restent en vie. Bien entendu, mes ordres ne s'appliquent pas aux légionnaires

romains de l'autocrator. Crois-tu qu'ils vont se battre contre leurs compatriotes ?

— S'ils le font, ce sera en soldats de profession et seulement pour l'honneur. Après avoir montré qu'ils n'obéissaient pas à la peur, ils se rangeront sous les enseignes d'Octave. »

La pensée du désespoir qu'allait connaître Antoine, trahi par ses alliés et abandonné par ses hommes, fut douloureuse à Cléopâtre. Comme il allait la maudire ! Sans doute se ferait-il tuer à la tête de ses cavaliers gaulois quand il verrait que tout était perdu.

« Je vais désormais m'installer dans mon mausolée, dit-elle. Ainsi, je serai en mesure d'exécuter mes derniers desseins si cela devient nécessaire. Nul ne doit le savoir en dehors de toi. »

Elle hésita. Il lui fallait tout prévoir.

« Si mon époux perd l'esprit au point de vouloir exercer contre moi quelque violence, tu lui diras que je me suis donné la mort. Peu importe que cela soit vrai ou non. M'as-tu bien comprise ?

— Je t'obéirai. »

Elle lui tendit sa main à baiser. C'était le plus grand honneur que pût accorder à un mortel la déesse Isis qui gouvernait l'Égypte.

Le lendemain matin, Antoine se réveilla la tête lourde et la bouche pâteuse. Cléopâtre n'était pas auprès de lui. Il demanda à Éros, qui l'aidait à revêtir la lourde cuirasse et la cape de pourpre, s'il savait où se trouvait la reine. Personne ne l'avait vue.

En sortant du palais, l'autocrator aspira une longue goulée d'air frais qui dissipa son mal de tête. La journée s'an-

nonçait belle. Il leva les yeux vers le ciel limpide dans lequel s'élevait une hirondelle. Qu'avaient décidé les dieux ? Il sentait en lui un courage intact, mais sans la moindre trace de la confiance et de l'allégresse qui l'habitaient jadis à l'heure de la bataille. Suivi d'un peloton de sa cavalerie gauloise, il gagna l'élévation de terrain située entre l'enceinte de la ville et l'hippodrome, en retrait de la mer, d'où il pourrait suivre aisément l'offensive terrestre et navale.

Sous ses yeux, ses forces étaient disposées selon le plan qu'il avait arrêté la veille. Il fut frappé de constater combien s'était réduit, au fil des désertions, le bloc d'airain poli de ses légions. Face à l'armée ennemie, dont on voyait au loin luire les enseignes, il ne disposait que de peu de Romains aguerris. Du moins ceux-là – il en était certain – lui seraient fidèles jusqu'au bout. Les troupes égyptiennes et alliées – cavaliers, archers, frondeurs et fantassins de toutes provenances – étalaient leur flot bariolé de la porte de la Lune jusqu'à l'horizon. La flotte alexandrine, en formation de combat, sortait du port d'Eunostos à la rencontre des navires d'Octave. Il fut intrigué par un détail qui, à cette distance, était à peine perceptible.

« Mais que font-ils, par Jupiter ? »

La puissante escadre égyptienne, au lieu d'engager le combat, levait avec ensemble ses rangs de rames à l'horizontale et les tenait immobiles. La flotte ennemie lui rendait ce signal.

« Ils nous trahissent ! Ces canailles nous trahissent, Imperator ! » s'exclama près de lui un officier, avec tant de vigueur que son cheval fit un écart.

Antoine ne l'entendit pas. Il avait porté le regard sur les troupes de terre. Au loin, les Orientaux couraient en

désordre et jetaient leurs armes. Déjà les premiers rangs des deux armées se mêlaient. On entendait les cris de joie monter dans l'air calme. Les légions romaines restaient stoïques dans la débâcle comme un roc au milieu d'un torrent. Soudain, comme si elles avaient compris qu'il était vain de s'obstiner à combattre, elles s'ébranlèrent et battirent en retraite en bon ordre. La bataille était finie sans avoir commencé.

Durant un instant qui lui sembla interminable, Antoine resta cloué sur place par la stupeur. Puis une certitude le frappa comme la foudre. Le spectacle auquel il venait d'assister n'avait rien d'improvisé. Cléopâtre avait donné à ses officiers l'ordre de capituler. C'était pour cette raison qu'il ne l'avait pas vue à son réveil. Elle l'avait trahi ! Il fit faire demi-tour à son cheval et dévala la colline au galop pour rentrer en ville. Le peloton suivait avec peine cette course folle. Dans la tête d'Antoine, deux mots se heurtaient sans trêve au rythme des sabots : « La tuer ! La tuer ! » Il ne connaissait plus rien d'autre que sa soif de vengeance.

Arrivé au palais, il se jeta à bas de son cheval et gravit quatre à quatre le grand escalier de marbre en bousculant les serviteurs terrifiés qui accouraient à sa rencontre.

« Où est la reine ? Où est cette chienne couronnée ? » hurlait-il.

Il se rua sur un serviteur qui s'était plaqué contre le mur à son approche, et l'attrapa par l'oreille, comme un chasseur ramasse un lièvre.

« Vas-tu me dire où elle est ? Préfères-tu que je te fasse crucifier ?

— Je l'ignore, Maître, aie pitié de moi ! » implora l'homme.

Il le lâcha et se mit à courir, suivi d'Éros, dans les couloirs

du palais. Au passage, il poussait à la volée les portes de salles désertes, comme si un tour de magie avait fait disparaître courtisans et domestiques. Il comprit que la nouvelle de la défaite l'avait précédé. Au bas de l'escalier monumental, il vit le chef du secrétariat privé de la reine qui montait à sa rencontre.

« Où est ta maîtresse ? »

Le dignitaire pleurait, et l'encolure de sa tunique était déchirée en signe de deuil.

« La reine Cléopâtre n'est plus ! Elle s'est donné la mort ! »

Soudain, Antoine perdit toute conscience. Un voile blanc obstruait ses yeux. Si Éros ne l'avait saisi par le bras, il serait tombé de tout son long sur la dalle de marbre. Parcouru par un frisson glacé, il trembla puis respira profondément.

« Elle n'est plus ! Ma Cléopâtre est morte ! Le sort m'a ravi le seul être pour lequel je voulais vivre ! Pourquoi tarderais-je davantage ? »

Il poussa la porte la plus proche. C'était celle de la pièce aux parfums. Il délaça fébrilement sa cuirasse.

« Éros ! dit-il de sa voix de commandement. Le moment est venu de faire ce que tu m'as promis. »

Le géant semblait un animal pris au piège. Il fixa son maître de ses yeux élargis par l'épouvante.

« Je ne peux pas ! gémit-il.

— Tu ne peux pas ? Tu m'as juré de me tuer si je te le demandais. L'as-tu juré, oui ou non ?

— Je l'ai juré.

— Je croyais que tu serais le seul à ne pas me trahir.

— Je ne te trahis pas », murmura le Galate.

Il tira son glaive. Au moment où Antoine se tournait pour

offrir son flanc au coup, il entendit le bruit d'une lourde chute. Sur le sol, son garde du corps, la gorge tranchée, agonisait, fixant sur lui un regard où il lut l'ultime demande du mourant, qui le suppliait de lui pardonner son geste.

« Tu as bien fait, Éros, lui dit Antoine, bouleversé par cette supplication muette. Tu as agi en ami fidèle. Je suis content de toi. Tu m'as montré l'exemple ! »

Il s'empara de l'arme et, en contemplant le visage d'Éros apaisé par ses paroles, il se plongea le glaive sanglant dans le ventre. Sous l'effet de la douleur, il perdit conscience. Quand il rouvrit les yeux, le secrétaire de la reine était penché sur lui.

« Laisse-moi mourir ! » murmura-t-il.

L'Égyptien, l'ayant examiné, n'osa pas lui dire que sa blessure était mortelle, mais que la fin se ferait attendre. Il courut au mausolée rendre compte de sa mission. À la fenêtre du premier étage, Charmion faisait le guet.

« Nous nous sommes barricadées et nul ne peut plus franchir la porte, cria-t-elle. Je vais prévenir la reine. »

Cléopâtre apparut presque aussitôt.

« L'autocrator te cherchait pour te faire violence, lui dit le chef du secrétariat. Quand je lui ai fait croire, sur l'ordre du Porteur des Sandales, que tu n'étais plus de ce monde, il s'est frappé d'un glaive en disant qu'il ne voulait pas te survivre. Il est gravement blessé. »

Oubliant sa rancœur, elle eut honte de sa ruse. Il avait accordé plus d'importance à la femme qu'il aimait qu'à sa défaite et à sa vengeance !

« Je veux le voir. Iras va le ramener ici. »

La jeune fille jeta prestement une corde par la fenêtre et en descendit avec l'agilité d'un chat. En arrivant auprès d'Antoine, elle vit que des bulles sanglantes se formaient

sur ses lèvres. Les yeux révulsés, il semblait à l'agonie. Elle se pencha et lui murmura à l'oreille :

« La reine est vivante. Elle t'attend. »

Le moribond trouva la force d'ébaucher un sourire. Quelques serviteurs qui n'avaient pas déserté le palais le couchèrent sur une civière, qu'ils transportèrent jusqu'au mausolée. C'était un pitoyable spectacle. Sa tête aux mèches collées par la sueur ballottait, livide, au pas des porteurs, et il ne pouvait s'empêcher de pousser des cris de douleur. Quand il fut arrivé au pied de la tour carrée, Cléopâtre, à la fenêtre, se tordit les mains.

« La porte est condamnée et on ne peut l'ouvrir. Comment allons-nous le faire entrer ?

— Si Charmion me lance une corde, répondit Iras, je pourrai vous rejoindre et, à nous trois, nous le soulèverons jusqu'à la fenêtre. »

On ne pouvait hisser la civière qu'en position verticale et, pour que le mourant ne tombât pas, il fallut le lier étroitement à sa couche de planches. Il hurlait, et la reine sanglotait si fort qu'elle lâcha sa corde. Iras la rattrapa au vol et, usant de toute sa force, parvint avec l'aide de Charmion à faire pénétrer le corps ensanglanté dans la vaste pièce.

Aussitôt, les trois femmes délivrèrent Antoine de ses liens et le transportèrent sur un lit, tandis que de larges gouttes sombres étoilaient le pavement blanc. Cléopâtre souleva doucement le tampon de tissu qui recouvrait la blessure et recula, épouvantée, à la vue de l'écheveau luisant des intestins. Elle se ressaisit, posa sa main sur le front où perlait une sueur glacée.

« Tu es mon époux et mon seigneur ! Nul ne nous séparera plus jamais. »

Elle s'arrêta pour assurer sa voix.

« La vie inimitable... » parvint à prononcer Antoine.

Ses yeux s'ouvrirent tout grands, comme ceux d'un enfant à qui l'on présente un jouet, et il murmura :

« J'ai soif ! »

Cléopâtre se tourna vers Charmion, debout derrière elle.

« Va vite chercher du vin ! »

En attendant le retour de sa suivante, elle caressa le visage d'Antoine et lui murmura des mots tendres. Soudain, elle prit conscience qu'elle lui parlait en démotique, et elle revint au grec.

« Tu n'attendras pas longtemps Isis, Dionysos-Porte-Joie. Éternellement, nous vivrons ensemble dans les étoiles. »

Elle inclina la coupe vers la bouche du blessé, mais sa main tremblait et elle avait la vue brouillée par les larmes. Elle répandit du liquide sur son cou, et elle le vit tenter de sourire. L'effort amena à la commissure de ses lèvres deux grosses bulles roses. Au moment où le vin coula dans sa bouche, il expira.

Cléopâtre se leva d'un bond, sous la morsure d'un fouet invisible, et elle lança à pleine gorge le hurlement syncopé des veuves d'Orient. De ses ongles acérés, elle se déchira le visage et la poitrine.

Iras se précipita, mais le respect lui interdisait de maîtriser sa maîtresse. Elle dansa autour d'elle, tentant de parer de l'avant-bras les coups qu'elle se portait. Charmion, accroupie sur le sol, se cachait les yeux.

La reine hurla longtemps. Devant le mausolée, un petit groupe écoutait la mélodie funèbre.

Le conseil de guerre, à défaut d'opérations devenues inutiles, porta sur l'organisation de l'entrée solennelle du vainqueur à Alexandrie.

« Le philosophe Areios prendra place dans mon char, annonça Octave. Il me montrera de la main les édifices, comme si j'étais un ami venu de Rome à qui il ferait visiter sa cité. Ainsi, la population comprendra que nous ne mettrons pas la ville à feu et à sang. Nul ne cachera ses richesses. Que penses-tu de mon idée, Mécène ? »

— Elle est excellente, à une réserve près. Areios n'est pas très apprécié des Alexandrins. Il a quitté leur ville il y a plus de vingt ans à la suite d'une affaire peu reluisante. Il avait séduit le fils impubère d'un magistrat. »

Octave balaya l'objection de la main.

« Peu importe ! Personne ne songe à reprocher son passé à un ami du vainqueur. »

On entendait, hors de la tente, un brouhaha. L'officier le plus proche de la portière se leva pour s'enquérir de la cause d'une agitation aussi inhabituelle. Il revint en toute hâte.

« Antoine s'est donné la mort ! »

— En est-on bien sûr ? demanda Octave, qui n'avait pas cillé.

— Oui. Il s'est jeté sur son glaive au palais, et il a rendu l'âme dans le mausolée royal. Deux de nos hommes ont entendu les lamentations de Cléopâtre. »

Octave se dirigea d'un pas lent vers la tenture qui dérobait aux regards son autel des lares et son lit de camp. Autour de la grande table, les assistants restaient silencieux, comme figés par l'importance de l'événement. L'imperator reparut au bout d'un long moment, une liasse sous le bras. Il s'essuyait les yeux comme un homme qui vient de pleurer.

« Je ne puis oublier en cet instant, lança-t-il à la cantonade, qu'Antoine a été l'époux de ma sœur, mon collègue dans le consulat, mon compagnon d'armes. Ni qu'il prononça un discours admirable après la mort de mon père, César. Nous étions aussi proches que Castor et Pollux avant que le *monstrum fatale* n'égare sa raison et ne le transforme en roi, ennemi du peuple romain. Ceux qui me connaissent depuis longtemps le savent. Mécène, dis-je la vérité ?

— Oui. Vous étiez des frères. »

L'Étrusque se félicitait que la mort d'Antoine ait mis fin à la guerre, mais le terme de « monstre fatal » appliqué à la reine d'Égypte dans des circonstances où elle était tant à plaindre le confirma dans son appréhension. Le vainqueur était plus éloigné que jamais de l'apaisement qu'il prétendait souhaiter.

« J'ai le cœur navré, poursuivit Octave, mais je tiens à ce que vous sachiez tous que j'ai combattu Marcus Antonius sans haine. C'est lui qui a refusé toutes mes propositions. Il a recherché le triste sort qu'il a connu. Écoutez ceci. »

Il donna lecture des lettres qu'il avait apportées pour démontrer qu'à chaque offre de conciliation Antoine avait répondu par une insolence ou une bravade. La bataille des propagandes avait été si violente qu'il n'était pas en peine de choisir des termes insultants dans les propos de l'adversaire, mais il se gardait bien de rappeler comment lui-même l'avait traité.

« Il aura des funérailles dignes d'un ancien triumvir, conclut-il. J'interdis toute manifestation de joie dans la troupe. Un grand Romain est mort. Le conseil est terminé. »

Il se tourna vers son aide de camp.

« Va me chercher Proculeius ! »

C'était un centurion que son ingéniosité et son sang-froid avaient rendu célèbre dans toute l'armée. On avait recours à lui pour les missions les plus délicates. Lorsqu'il parut, Octave eut un geste pour le dispenser du garde-à-vous. Il lui posa amicalement la main sur l'épaule.

« Tu sais où se trouve la reine, n'est-ce pas ?

— Oui, César Imperator. Dans son mausolée, une petite tour proche du temple d'Isis.

— Bien. Tu vas t'emparer d'elle. Mais prends bien garde. Il faut l'attraper vivante et, ce qui est plus important encore, l'empêcher de détruire les trésors qu'elle a amassés. Dis-lui que je l'admire, que je la plains, que nous ne lui voulons aucun mal. Je vais d'ailleurs te donner une lettre pour elle. Tu n'useras de la force que si tu y es contraint. Seulement pour la maîtriser, je tiens à ce qu'elle ne soit pas blessée.

— À tes ordres, César Imperator.

— Ne prends avec toi que deux de tes hommes, sans armes. Il importe de ne pas l'effrayer. Surtout, n'oublie pas qu'elle est experte en ruses et en magie. Son trésor est étalé sur un lit d'étope. Il suffirait d'une étincelle pour le consumer. Sauve le trésor, Proculeius, et je te prouverai ma reconnaissance. »

Il s'avisa d'une dernière recommandation.

« Dis-lui que tu m'as entendu parler de Césarion avec affection, et que je le nomme toujours "mon jeune frère".

— J'userai de la ruse, César Imperator. Le trésor sera préservé. »

Proculeius chargea ses deux adjoints, munis de longues échelles, de se dissimuler derrière le mur du temple et de guetter le moment favorable à une irruption par les

fenêtres du mausolée. Puis il frappa à la lourde porte garnie de clous. Charmion parut aussitôt.

« Ma maîtresse demande qu'on la laisse en paix. Elle pleure son époux !

— Dis-lui que je viens de la part de César Imperator et que j'ai un important message à lui communiquer.

— Je t'écoute. »

Cléopâtre était aux aguets derrière sa suivante. Le Romain y vit un présage favorable pour sa mission.

« César te fait dire que tu pourras donner librement à ton époux les funérailles que tu choisiras. Il a annoncé aux Alexandrins que leur ville serait respectée. Il est disposé à te traiter avec la plus grande bienveillance, toi et tes enfants. Pour discuter d'un accord, il t'enverra dans une heure Cornelius Gallus, consulaire et chef de son armée. »

Cléopâtre se tut, mais cette promesse lui fut d'un grand réconfort dans sa détresse. Elle ne pouvait supporter l'idée que le corps d'Antoine fût traité sans les honneurs dus à l'autocrator de l'Orient et elle ne voulait pas mourir sans avoir veillé à ses funérailles. Après le départ de l'émissaire, elle se laissa soigner par Charmion. Son visage et sa poitrine étaient marqués de balafres sanglantes.

Sa résolution de se tuer sur-le-champ et d'incendier son trésor vacillait. Octave proposait une négociation. Était-elle vraiment certaine que le vainqueur ne rêvait que sang et vengeance ? Il était trop intelligent pour cela ! Sans doute lui savait-il gré d'avoir donné à son armée et à sa flotte l'ordre de reddition. L'Égypte était immense et, sans sa reine, les Romains auraient fort à faire pour l'occuper tout entière et découvrir ses trésors cachés. Césarion, seul à être vraiment menacé, était en sûreté, et peut-être s'était-il déjà embarqué pour l'Inde.

Cornelius Gallus parut devant le mausolée à l'heure dite. Elle l'avait rencontré jadis à Rome, et il avait la réputation d'être un homme de parole. À travers la porte, il lui fallait forcer sa voix, mais il lui parla avec autant de respect que s'ils se trouvaient dans son palais.

« César Imperator estime que la guerre est terminée. J'ai pleins pouvoirs pour discuter avec toi des conditions du retour à la paix. Il demandera au sénat de te maintenir sur le trône si tu te reconnais l'amie et l'alliée du peuple romain. Aucun de tes enfants ne sera inquiété. »

À cet instant, elle entendit un bruit de lutte à l'étage où Iras était restée seule. Elle n'eut pas le temps de tirer de sa manche le petit poignard dont elle ne se séparait jamais. Déjà, Proculeius la ceinturait et lui arrachait l'arme.

« Pardonne-nous cette ruse, Reine, lui dit-il, mais nous avons craint que tu ne te donnes la mort. Tu ferais trop de tort à César Imperator en le privant d'une occasion de te manifester sa clémence. Nous ne pouvions prendre le risque de voir calomnier aux yeux du monde sa bonne foi et sa générosité. »

Tout en parlant, il secouait les plis de la robe de sa captive pour en faire tomber le poison qu'elle aurait pu y dissimuler. Elle fut si bouleversée par cette trahison qu'elle perdit conscience. Elle se réveilla couchée dans un lit moelleux, entourée du faste ordinaire. Charmion était penchée sur elle.

« Ils t'ont ramenée dans ton palais, Reine. Tu as eu une forte fièvre, car tes blessures se sont infectées. »

La suivante lui rapporta qu'elle était confiée aux soins de deux Grecs, l'affranchi Epaphrodite et le médecin Olympos. Ils avaient ordre de lui accorder tout ce qu'elle désirerait pour organiser les funérailles de son époux.

Dès le lendemain, elle se rendit sous escorte au temple d'Isis et, de sa main, elle aida les prêtres à embaumer le corps. Elle voulait participer en personne à l'antique rite. Elle revit son mausolée quand on déposa la momie dans le sarcophage de marbre où, par testament, l'autocrator avait souhaité reposer. Vidée de ses bûchers et du trésor, la tour carrée était livrée aux artistes, qui peignaient sur les murs la ronde colorée des scènes de la vie d'ici-bas, festins, danseuses et chasses dans les marais. Elle donna l'ordre de graver le cartouche d'Antoine, qui devait être traité comme un pharaon.

Quand tout fut terminé, elle regagna son palais. En voyant les files de légionnaires qui cheminaient de part et d'autre de sa litière, elle prit conscience avec effroi que rien n'empêcherait plus Octave de l'envoyer à Rome sous les chaînes pour orner son triomphe.

« Elle a refusé de m'adresser un seul mot, constata Octave. J'avais l'impression de parler à une morte ! J'ai tout essayé. Je lui ai même dit que si elle refusait de vivre je ferais tuer ses jumeaux. Elle n'a pas semblé m'entendre. Elle s'est bornée à me remettre quelques vieilles lettres de César.

— Elle a été sa compagne, rappela Mécène. Peut-être le dieu César lui a-t-il inspiré ce geste.

— J'ai détruit les preuves de l'égarement de mon père. Il ferait beau voir qu'un jour on associe sa mémoire à celle du monstre fatal !

— Est-elle blessée ?

— Non. Mais elle ne risque plus de séduire personne. Son visage saigne. Elle m'a fait pitié ! »

Mécène regarda attentivement son ancien élève. Il y avait de l'émotion dans sa voix. Éprouvait-il de la compassion pour sa captive ?

« Le médecin estime qu'elle ne supportera pas la traversée. Toi seul peux lui rendre quelques forces, reprit Octave. Tu as été son ami et elle te fera confiance.

— Je ne puis te garantir que je parviendrai à la convaincre de vivre.

— Il faut qu'elle puisse figurer à mon triomphe. Promets-lui qu'elle sera bien traitée ainsi que ses enfants. Dis-lui que je ne porterai pas la main sur eux. »

Il eut un mince sourire.

« Je n'usurpe pas les fonctions du bourreau. »

L'Étrusque fut saisi d'une inspiration soudaine. L'idée était dangereuse, certes, mais elle valait qu'il prît des risques.

« J'irai la voir aujourd'hui même et je tenterai de fléchir sa résolution.

— J'y compte bien. Sans elle, mon triomphe serait incomplet. Je connais ton habileté. Rends-lui le désir de vivre ! »

La reine ne quittait plus son lit depuis plusieurs jours. Elle ouvrit les yeux en entendant la voix qui lui donnait tous ses titres, comme si elle était encore entourée de la splendeur de son règne.

« Je te salue, Souveraine des Deux Royaumes, Pharaon d'Égypte, Aimée d'Amon, Maîtresse du Roseau et de l'Abeille.

— Enfin je vois un visage ami, soupira-t-elle en reconnaissant Mécène. Octave est venu ici avec des paroles doucereuses, des encouragements et des promesses, mais ses yeux ne cessaient de démentir sa bouche. Comme je ne lui répondais pas, il m'a menacée de faire périr mes enfants !

— Il n'en a nullement l'intention. Il juge plus profitable de les associer au gouvernement de l'Orient. Il veut laisser à Césarion le trône d'Égypte. »

Elle le fixa, stupéfaite, mais il soutint son regard. Nul ne savait mieux que lui feindre la sincérité.

« Ce que tu me dis m'est d'un immense réconfort. Quant à moi, il a décidé de m'emmener à Rome pour son triomphe, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je veux échapper à cette ignominie. La reine d'Égypte ne doit pas marcher, enchaînée, derrière le char d'un Romain. »

Mécène était depuis longtemps parvenu à la même conclusion.

« Tu es donc décidée à mourir ? demanda-t-il, certain de la réponse.

— Oui. Je veux monter dans la barque de Rê ! Je veux rejoindre mon époux ! Hélas, je suis si étroitement surveillée que c'est impossible ! »

Le moment était venu. Il baissa la voix.

« Demain, parmi les plats qu'on t'apportera, il y aura un panier de figues. Veille à ce que personne d'autre que toi n'y plonge sa main nue. »

Sur le visage déchiré de Cléopâtre, il vit éclore le sourire radieux qui avait séduit Antoine.

« Tu me fais le plus beau des présents ! »

Ainsi, le descendant des rois vaincus d'Étrurie put soustraire au déshonneur la reine vaincue d'Égypte. Ainsi, par la morsure de l'aspic, elle monta dans la barque du Soleil, du Seigneur de la Rame. Iras et Charmion moururent avec elle. Quelques semaines plus tard, Césarion, qui était retourné à Alexandrie sur la foi d'une promesse, fut étranglé dans la pièce où il attendait la visite de celui qui se disait, dans son message, son « frère affectionné ».